UN COUP D'OEIL SUR L'ACTUALITÉ
UN ENNEMI QUI VOUS VEUT DU BIEN

HISTOIRE
QUAND LA FRANCE SE SAIT MORTELLE

PHILOSOPHIE
COMME UN SIMPLE TÉMOIGNAGE

LITTÉRATURE
PLAIDOYER POUR LA POÉSIE

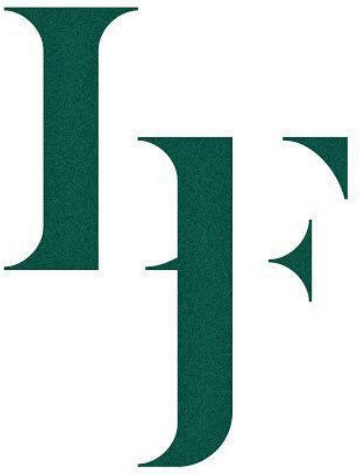
HISTOIRE DE L'ART
SI LE BIJOU M'ÉTAIT CONTÉ

LA Fugue

NUMÉRO 22

NUMÉRO ANNIVERSAIRE

CARTE BLANCHE
aux rédacteurs

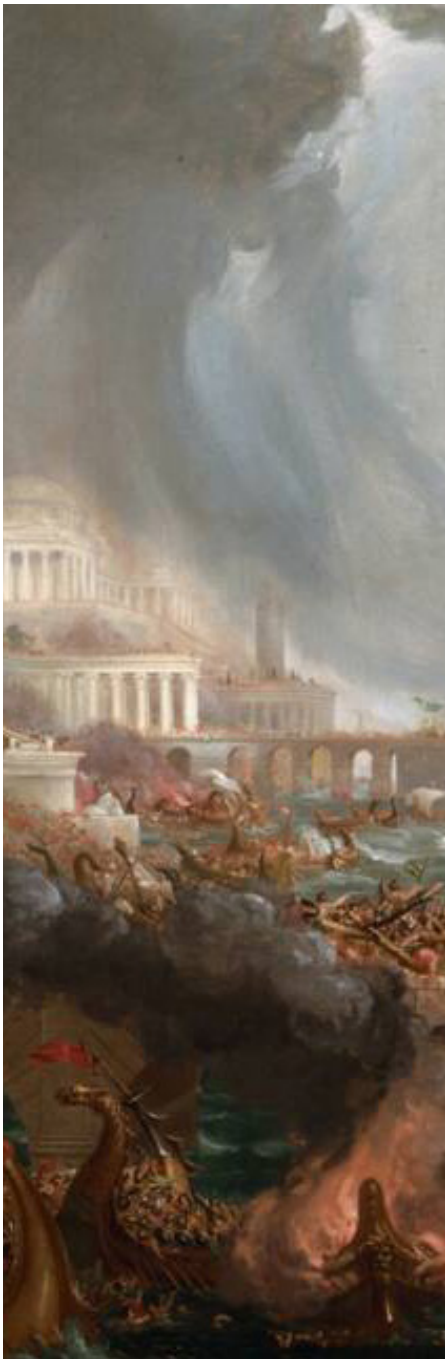


EDITORIAL

Penser par soi-même. Cela demande un effort, jusqu'à du courage. C'est un "*travail ennuyeux*" allait jusqu'à dire Kant en 1784 dans son texte *Qu'est-ce que les Lumières* ?. Mais il nous exhorte toujours d'avoir le courage de nous servir de notre propre entendement. Il peut paraître vertigineux de sortir de nos idées reçues, aux apparences confortables, et notre travail de liberté consiste à nous arracher de nos préjugés ainsi que de prendre le risque de penser par nous-même. Pour lire ce journal, il faut croire que *le bon sens est la chose du monde la mieux partagée* (Descartes, 1637) et chercher à user bien de cette faculté. Il faut croire en la raison humaine. C'est l'ambition dont se dote chacun des rédacteurs. Tous partagent une même exigence de rigueur, de vérité et d'honnêteté. Aucun n'impose un point de vue mais tous alimentent et participent à la délibération intellectuelle qui doit animer une société bien portante. Participer à la stimulation collective de la raison humaine, voilà la mission orgueilleuse qu'il faut accomplir avec humilité.

Alban Smith

SOMMAIRE



Un coup d'œil sur l'actualité 8

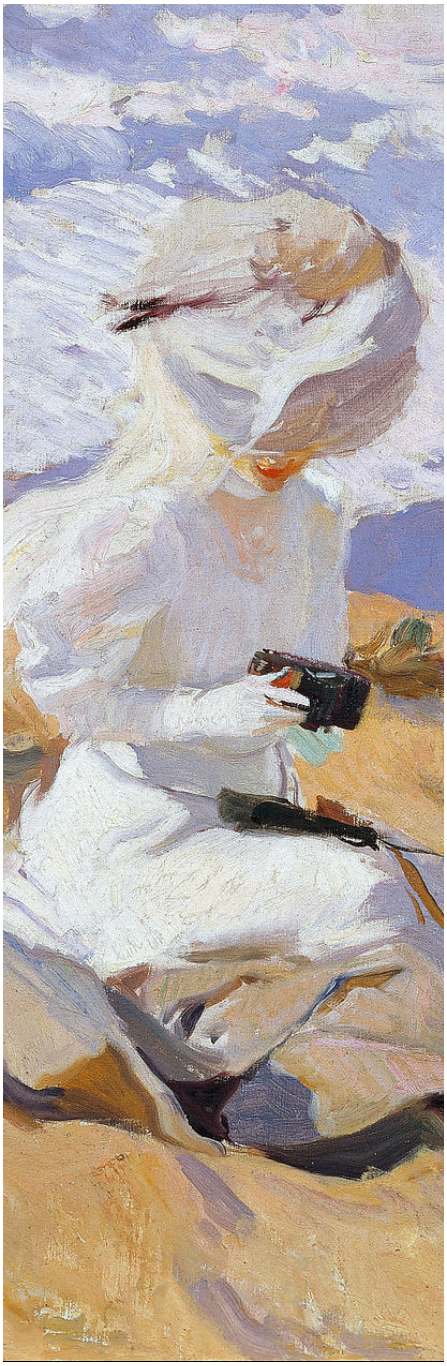
UN ENNEMI QUI VOUS VEUT DU BIEN

Histoire 12

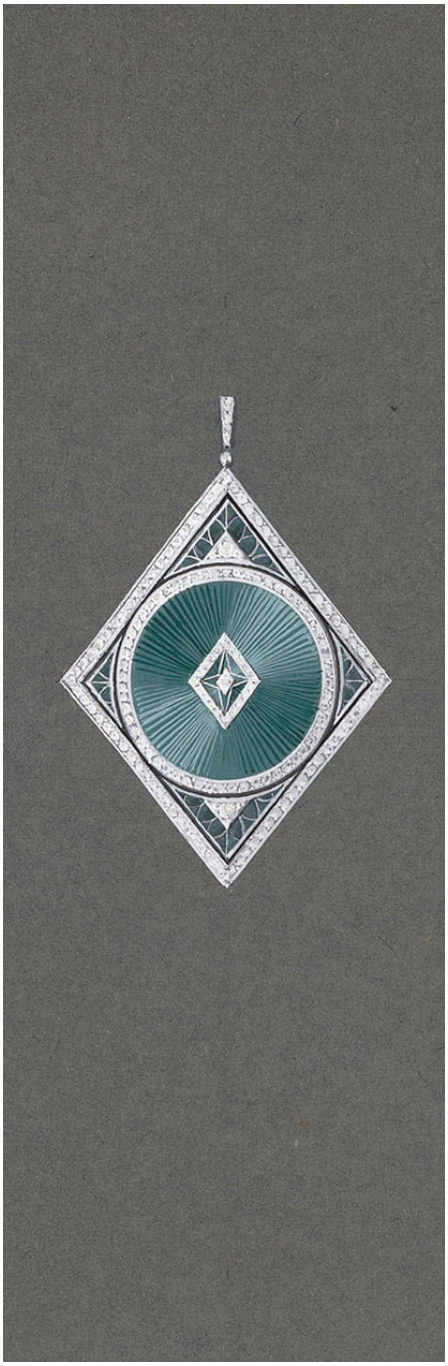
QUAND LA FRANCE SE SAIT MORTELLE

Philosophie 16

COMME UN SIMPLE TÉMOIGNAGE



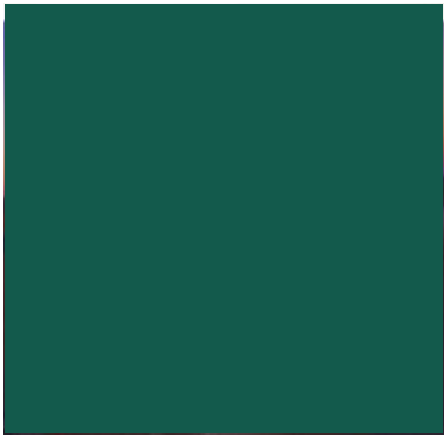
Littérature 20
PLAIDOYER POUR
LA POÉSIE



Histoire de l'art 24
SI LE BIJOU
M'ÉTAIT CONTÉ

Interview 30
JACQUES DE GUILLEBON

Brèves 34



Anthologie 36

Un coup d'œil sur l'Actualité

Inauguration du monument Henri Schneider, 30 sept 1923. Collection ACADÉMIE FRANÇOIS-BOURDON

UN ENNEMI QUI VOUS VEUT DU BIEN

Alain d'Yrland de Bazoges

Le discours antiétatique privé prend de plus en plus de place dans le débat public, notamment au travers de la thématique du changement climatique. Si les raisons de critiquer l'appareil d'État et ses lenteurs sont nombreuses et valables, il convient cependant d'analyser ce discours aux fausses apparences de bienveillance pour en comprendre les ressorts et les possibles conséquences.

Le discours de dénigrement de l'État apparaît dès que son pouvoir est remis en cause par l'apparition d'acteurs privés aussi, voire, plus puissants que lui. Au Moyen- ge, s'ils ont tous prêté allégeance au Roi, ce sont les seigneurs locaux qui remplissent réellement une bonne partie des tâches souveraines, comme la défense des territoires et des populations ou la levée des impôts. Le pouvoir royal a beau être le seul à disposer de la légitimité politique du droit divin, le rapport de force est tel que les seigneurs peuvent se permettre d'ironiser sur son réel pouvoir. Lorsque le roi Hugues Capet rappelle à l'ordre Aldebert Ier de La Marche en lui demandant qui l'a fait comte, celui se permet de lui demander qui l'a fait roi.

Ce n'est qu'avec la révolution industrielle que la puissance d'argent a pu progressivement se passer d'une béquille politique.

Ces dénigrements se rapprochent cependant plus d'une lutte politique, et si l'on voit aussi apparaître de puissants marchands médiévaux traitant d'égal à égal avec les souverains, il faut attendre l'époque moderne et l'apparition d'une élite purement marchande pour voir cette opposition publico-privée s'affirmer. Si les nobles ont pu à de très nombreux moments remettre en question la compétence de l'État, ils restaient une classe politico-économique. Ce n'est qu'avec la révolution industrielle que la puissance d'argent a pu progressivement se passer d'une béquille politique.

A la grande époque de l'industrie, les patrons se rêvent protecteurs de leurs employés. Ils critiquent l'État, qui n'accorderait pas assez de protections aux travailleurs, et se chargent donc de fournir à leurs employés le logement, l'éducation, les soins médicaux, les loisirs, etc. Si ces initiatives répondent à un réel besoin de protection, et sont souvent motivées par de sincères bonnes intentions (paternalisme, progressisme ou doctrine sociale de l'Eglise), seule une analyse naïve ne verrait pas que le capital sert là avant tout ses intérêts, en fidélisant sa main d'œuvre pour diminuer ses coûts de rotation du personnel. De même, les offensives du capital pour la libéralisation et la privatisation d'anciens monopoles étatiques ne se font pas que pour fluidifier le marché et offrir de meilleurs produits et services aux consommateurs. Les critiques du privé envers l'État se font toujours avec un intérêt économique derrière.

Le discours de la privatisation à tout va ne porte plus autant aujourd'hui, trop associé aux écueils de l'École de Chicago, du reaganisme et du thatchérisme. La mode est aujourd'hui aux partenariats public-privé et à la gouvernance. On retrouve ce discours chez toutes les entreprises s'intéressant à la transition écologique, et plus largement dans le monde de l'ESG.

En effet, face à l'urgence climatique et à la lenteur étatique, les entreprises, premiers acteurs de la pollution, pourraient lancer le mouvement vers la transition écologique. Puisque les États sont trop lents pour se mettre d'accord, les entreprises mettraient elles-mêmes en place des codes et des chartes pour limiter leurs émissions. L'avantage pour les entreprises prônant ce discours est qu'en allant plus vite que le législateur, elles dictent le cadre réglementaire auquel elles seront soumises. Une manière de choisir les indicateurs clés par lesquels les États les jugeront, et donc de minimiser les changements réels nécessaires à leurs activités en s'y adaptant préemptivement. C'est aussi une manière pour les plus grandes entreprises, capables de lancer un mouvement d'autorégulation dans leur secteur, d'écarter leurs plus petits concurrents en dressant de nouvelles barrières à l'entrée.

Plus largement, c'est par les critères ESG (Environnement, Social, Gouvernance) que les entreprises prétendent s'autoréguler. Cet autocontrôle capitaliste est notamment mené par les grands groupes de gestion d'actifs comme Blackrock, Vanguard ou State Street. Détenant une partie du capital de toutes les grandes entreprises de la planète, ces géants peuvent dicter la marche à suivre par leur politique d'Investissement Socialement Responsable (ISR). Ces critères d'investissement ont dans les faits force de loi, aucune entreprise ne pouvant se permettre le désinvestissement d'un de ces groupes. Pourtant, ces critères sont loin d'être neutres. Les labels ESG véhiculent en majorité des visions morales (limites d'investissement dans les domaines de l'alcool, du tabac, des jeux d'argent ou de la pornographie) et écologiques (investissement limité dans le nucléaire) et pour certains labels des visions sociétales (diversification sexuelle et ethnique des entreprises). Autant de critères arbitraires, décidés par des institutions privées, sans aucune légitimité politique, sans aucun débat et qui deviennent dans les faits les nouvelles lois du marché.

Autant de critères arbitraires, qui deviennent dans les faits les nouvelles lois du marché.

Si les entreprises clament haut et fort vouloir s'autoréguler et profitent ainsi d'une meilleure réputation auprès des consommateurs, ce volontarisme s'arrête là où commencent les coûts véritables. Preuve en est que l'accord de Glasgow sorti de la COP de cette année fixe les règles d'un marché mondial des quotas de CO_2 où les pays sont encore ceux qui supportent les coûts. Les entreprises polluent, les États se chargent de financer les droits à polluer. Axylia, un cabinet de conseil spécialisé dans la finance responsable a ainsi testé comment les grandes entreprises dans lesquelles investissent les 50 plus gros fonds action Europe et zone Euro résisteraient si elles devaient réellement payer leur empreinte carbone. Le résultat : 72% des fonds ne survivraient pas, entraînés par la chute de plus de la moitié de ces grandes entreprises.

Entendons-nous bien, l'idée n'est pas ici de rejeter en bloc toutes les initiatives privées, qui seraient nécessairement suspectes, hypocrites et dangereuses. Il est évident qu'un enjeu aussi pressant que la transition écologique nécessite un certain volontarisme capitaliste, aux effets nécessairement plus rapides car non astreint à autant de contrôles et de contre-pouvoirs. Plus largement, il est assez intéressant de voir les entreprises chercher à s'autoréguler et à prendre en compte leur poids dans la société.

De même, il ne faudrait surtout pas en venir à idéaliser une puissance étatique vertueuse et généreuse face aux égoïsmes privés. La machine étatique est compliquée, corrompue et souvent inefficace, ce qui risque d'ailleurs de s'aggraver tant elle a du mal à attirer des talents (signaux contradictoires autour de la réforme de l'ENA, écart grandissant de salaires entre le public et le privé, perte de prestige des hauts fonctionnaires, etc).

Pour autant, il est essentiel d'analyser ce discours privé prônant les partenariats et l'autorégulation. Laisser le privé se gouverner tout seul, c'est permettre l'émergence de puissances pouvant se passer voire concurrencer l'État sur son propre territoire. C'est surtout renforcer l'idée que l'État ne contrôle plus sa société. De quoi alimenter le désintéressement politique des populations, en confirmant tacitement que ceux qu'elles élisent ne font plus la loi. ■

Emmanuel Macron, aux côtés de Larry Fink, président du gestionnaire de fonds BlackRock, à l'Elysée le 10 juillet 2019. (Photo Michel Euler. Reuters)

Laisser le privé se gouverner tout seul, c'est permettre l'émergence de puissances pouvant se passer voire concurrencer l'État sur son propre territoire.

QUAND LA FRANCE SE SAIT MORTELLE

Hervé de Valous

« La France se meurt, la France est morte ! » Voilà une belle oraison funèbre que pourra répéter à l'envi la génération à venir. La France charrie désormais plus de nostalgie pour le passé que de rêverie pour le futur. Notre Histoire paraît à bout de souffle.

La campagne présidentielle qui s'amorce laisse transparaître de nombreux discours, plus alarmistes les uns que les autres. Pour certains, c'est le drame de la fin d'une civilisation emportée par des flots démographiques concurrentiels. Pour d'autres, c'est la veille d'une grande apocalypse verte, la vengeance de mère Nature. Enfin, pour d'autres encore, c'est l'aboutissement de cinquante années de combat : la fusion de la France dans un grand ensemble transnational, créolisé et apatride. Tous sonnent les cloches de la fin des temps, ou plus exactement de la fin d'un temps : celui de la France. Un sentiment confus semble être partagé par nos contemporains : le meilleur est derrière nous. La preuve en est avec la politique de préservation et de sauvegarde du patrimoine : le pays est momifié à grande vitesse par des conservateurs, pressés de passer leurs onguents sur ce cadavre dont ils craignent la putréfaction et, partant, la disparition pure et simple. Le patrimoine architectural français est comme figé. Notre époque s'interdit de transformer, de modifier ou d'embellir des bâtiments déjà existants. La raison ? Elle s'en sent incapable. Elle craint de dénaturer des œuvres qu'elle considère comme indépassables. Qui oserait, comme le Baron Haussmann, raser le cœur de Paris en ayant l'audace de dire qu'il reconstruirait quelque chose de plus beau, de plus grandiose ? Qui, aujourd'hui, aurait assez de goût, de génie et d'audace pour accomplir pareille chose ? Personne, si l'on en juge les œuvres contemporaines prisées par les élites. Alors, il faut se résigner, et continuer la tâche besogneuse de momification de notre patrimoine pour que d'autres après nous, se souviennent qu'un jour notre civilisation a existé.

Nous sommes Athènes

Dans le monde méditerranéen antique, au cœur du berceau des civilisations, une d'entre elles a brillé de mille feux : la civilisation grecque. Sagesse, philosophie, art de vivre, modèles politiques et militaires grecs ont rayonné de Gibraltar jusqu'aux confins de l'Asie. Une cité en particulier a prétendu être le phare du monde civilisé : Athènes. Rempart contre les hordes barbares de Xerxès au moment des guerres médiques (Ve siècle avant J-C), puissance hégémonique de la Grèce durant un siècle, thalassocratie crainte et respectée de tous, elle avait été ce qui se fait de mieux dans le monde antique égéen. Pourtant, à partir de la fin du Ve siècle et de la guerre du Péloponnèse contre Sparte, une lente et cruelle agonie commence pour ce symbole de la civilisation. Contrainte par sa rivale, Sparte ; dominée par son ennemi lointain qu'est la Perse et bientôt humiliée par la Macédoine de Philippe II et de son fils Alexandre le Grand, Athènes dépérit. Les résistances sont

Paris, une ville musée _ Parvis de Notre Dame de Paris, Jérome Prince, crédit RMN photo premier paragraphe

Démosthène Jean-Louis Biran (1805-1864)

aussi nombreuses qu'infructueuses pour enrayer ce déclin, comme si les dieux de l'Olympe avaient cessé d'assister cette cité après l'avoir tant bénie. Au milieu du naufrage, des figures tentent de se dresser contre l'inéluctable. La plus fameuse d'entre elles est Démosthène, un des plus grands orateurs de l'Antiquité. Il tempête, admoneste, réprimande et exhorte, tentant par là même de réveiller les consciences de ses concitoyens, d'arracher la cité à sa torpeur, de lui faire revivre les grandes heures de son histoire face aux périls extérieurs et intérieurs qui menacent son intégrité. Mais il apprend à ses dépends que l'Histoire ne se répète pas. Malgré ses discours *Contre Philippe*, où il pointe du doigt la menace macédonienne, le père d'Alexandre finit par submerger la Grèce, sans réelle résistance, et se fait même accorder, suprême humiliation pour Démosthène, la citoyenneté athénienne. L'orateur finit par se suicider, en exil, loin des terres qu'il avait tant aimées. Athènes n'est plus. L'héritage hellénique dont elle portait si haut les couleurs tombe dans les mains de l'empire romain et du christianisme qui se l'approprient, le diffusent et le transforment. Athènes est occupée par les Macédoniens, les Romains, les Byzantins, les Ottomans et les Allemands. C'est devenu une terre de passage qui n'est remarquée que par la beauté des ruines qui ornent son Acropole et qui nous font souvenir qu'un jour Athènes a existé, mais il y a si longtemps. Pour elle, l'Histoire s'est arrêtée il y a 2 000 ans.

À son tour, la France vit une époque démosthénienne : quelques-uns s'insurgent, tempêtent et voient avec douleur la civilisation que nous avons contribué à forger, nous glisser des mains. Avec raison, le général De Gaulle disait que nous ne referions pas le siècle de Louis XIV. Mais allons-nous seulement être capables de survivre à celui qui arrive ? Rien n'est moins sûr.

Et si nous avions déjà cessé d'être ?

La France a déjà disparu pour certains. En effet, pour une partie non négligeable de la population du XIX^{e} siècle, moins nombreuse au XX^{e} et infinie décimale aujourd'hui, la France a cessé d'être elle même, en 1793, car « *le couteau qui est tombé le 21 janvier 1793 n'a pas seulement coupé le cou d'un*

À son tour, la France vit une époque démosthénienne [...]

homme ventru et vertueux né sur un trône. Il a mis fin à la civilisation du père, la seule à laquelle je comprenne quelque chose » se lamente Frédéric de Foncrest, héros du roman *Le Professeur d'Histoire* de Vladimir Volkoff. Ces paladins d'un autre âge, ces ultimes royalistes ont vu s'effondrer tout ce en quoi il croyait, tout ce qui faisait que, pour eux, la France était la France. Le temps grignotant les chances de voir se rétablir la société de leurs pères, ils se sont résignés ; sachant fort bien que ce qui maintenait les dernières traces de leur civilisation n'était que l'inertie de 1 000 ans d'Histoire, ils pressentaient ce que Anatole France allait dire : « *ce peuple était trop vieux lors de l'amputation pour ne pas craindre qu'il en meure* ». Se délectant parfois d'un romantisme maladif, ils se sont retirés de la vie politique d'un pays qui leur était devenu étranger, et sont seulement restés attachés à des paysages immémoriaux : un clocher, un sentier, un petit coin de rue qui leur rappelaient la France qu'ils avaient connue ou qu'il auraient aimée connaître, à l'instar du comte d'Antraigues : « *Aimer sa patrie quand elle perd ses lois, ses usages, ses habitudes, c'est une idolâtrie absurde, c'est celle des Égyptiens qui adoraient des brutes. La France n'est pour moi qu'un cadavre et on n'aime des morts que leur souvenir* ». Plus résignés que nos néo-Démosthènes, désabusés par tant d'échecs, ils ont fini par faire le deuil de leur civilisation. Parfois dandy, souvent romantiques et tristement lucides ; de Chateaubriand à Raspail en passant par Barbey d'Aurevilly, ils surent s'arracher à leur réalité par le rêve, le goût du sublime et la transmission de leur fragile héritage : l'espérance. Magnifique leçon de ces insolents mousquetaires, ils nous ont fait voir comment sait mourir la France, et comment son Histoire ne s'oublie pas, pour peu qu'on veuille la transmettre. ■

[...] quelques-uns s'insurgent, tempêtent et voient avec douleur la civilisation que nous avons contribué à forger, nous glisser des mains

La mélancolie du passé François René, vicomte de Chateaubriand, Girodet de Roussy-Trioson (1767-1824)

COMME UN SIMPLE TÉMOIGNAGE

Emmanuel Hanappier

Etude Rembrandt

Après quelques mois parmi les éminents rédacteurs de ce journal, et alors que cette aventure fête fièrement ses deux ans, pourquoi ne pas revenir à son fondement, sa raison d'être ; l'écriture. C'est elle qui nous enthousiasme, et qui nous oblige. Voici quelques raisons qui le justifient.

Parce qu'elle perpétue un patrimoine

Bien que l'écriture soit évidemment personnelle, il faut tout de même reconnaître que préside souvent à son élaboration la rencontre des livres, rencontre parfois fortuite qui nous conduit dans des chemins dont nous ignorions même l'existence. Parmi les plaisirs de l'écriture, il y a donc celui de mettre ses pas dans ceux des géants qui nous ont précédés, ou même de ceux que l'on ne connaît pas et que l'on côtoie furtivement. Et aussi paradoxal que cela puisse paraître, c'est un rapport humble et personnel. C'est ce qu'exprime Sylvain Tesson dans un ouvrage intitulé Géographie de l'instant, par une merveilleuse mise en abyme : « *Elles sont la formulation d'une pensée qu'on a caressée un jour et que l'on reconnaît, exprimée avec bonheur, sous*

Etude_Rembrandt

la plume d'un autre. Les citations révèlent l'âme de celui qui les brandit ».

C'est un plaisir auquel on ne résiste pas puisqu'il traduit aussi un devoir de reconnaissance. Loin de servir de caution à une pensée trop incertaine, les écrivains forment plutôt, au même titre que toutes les personnes qui nous influencent et dont on retient des mots, des manières et parfois, mystérieusement, des idées. Ils forment notre entourage intellectuel le plus immédiat et le plus riche. Et c'est déjà ça, un patrimoine.

Mais au-delà de l'usage des citations, il y a celui des mots. Vecteurs d'une signification, ils sont le moyen par lequel la réalité s'entrouvre à nous. La proximité des auteurs et des textes revêt alors une autre utilité et une autre beauté puisque nous partageons bien avec eux un même patrimoine, profondément culturel dans la mesure où notre langue signifie notre mode de pensée, notre rapport au monde. Aussi maladroite soit elle, l'écriture ne peut se défaire de cette ambition.

Parce qu'elle est un artifice humain

Une question se pose alors : y a-t-il des vérités qui ne s'écrivent pas ? Il semblerait que non, et que l'écriture soit notre lot. Il n'est pas certain, d'ailleurs, qu'une pensée qui ne s'exprime pas puisse exister. Si notre rapport au réel était immédiat, si nous ne ressentions pas le besoin de parler et surtout d'écrire pour nous-mêmes comme pour autrui, tout serait plus simple, mais nous serions d'une autre nature, d'une nature angélique. Plus qu'une simple expression, elle est l'aboutissement de la réflexion, qui n'en demeure pas moins provisoire.

Plus que tout autre art, l'écriture permet une « *transparence* » au monde, dans sa totalité. Cette idée, qui provient de l'œuvre de Simone Weil, était déjà présente chez les auteurs de l'époque médiévale, parmi lesquels Jean Scot, dont l'influence a été considérable en France au IXème siècle. Il évoque l'écriture comme « *la compréhension de l'incompréhensible, l'expression de l'ineffable, l'approche de l'inaccessible [...] la temporalisation de l'intemporel* ».

L'écriture a donc au moins le mérite de l'enthousiasme. Mot merveilleux, plus proche de la ferveur que de la joie, dont la seule sonorité nous rappelle d'où vient notre héritage, il signifie cette joie profonde née de l'attention au vrai, qui est beau. Mais, humble, l'écriture l'est aussi. Imparfaite, maladroite, elle reflète le bégaiement d'une pensée. Les mots se chevauchent, les feuilles s'entassent et

Mais au-delà de l'usage des citations, il y a celui des mots. Vecteurs d'une signification, ils sont le moyen par lequel la réalité s'entrouvre à nous.

se ressemblent, ponctuées, toujours, de références frappantes mais lointaines ; on ignore même l'idée qui nous guide. Chaque fois pourtant, elle reprend son mouvement, étrange routine, et son espoir n'est pas trompé.

Mécanisme de création nécessaire à l'Homme, elle comprend aussi le double aspect de notre condition, perpétuellement « *partagée entre la douleur et la beauté* », disait Albert Camus.

Parce qu'elle est exigeante

Quoiqu'elles s'équivalent souvent dans notre quotidien, l'écriture et le parole se distinguent nettement. Tandis que la parole ne nous quitte jamais, ou presque, qu'elle est toujours attachée à notre visage, l'écriture, elle, est plus autonome et, partant, plus exigeante. Une fois notre pensée écrite, rien ne viendra soutenir son expression, livrée alors à elle-même. Détachée de son support humain, de sa voix, de son sourire, de ses regards, inerte, elle doit porter seule la pensée qui l'a guidée. Pourtant il semblerait qu'elle soit ainsi plus fidèle, du fait de cette exigence qu'elle comprend. Et combien de fois remarque-t-on que notre pensée se précise d'elle-même par le seul fait de l'écriture ? Combien de fois avons-nous même changé d'avis, parce que cette idée, dont nous n'étions que vaguement persuadés, s'est révélée ne pas tenir longtemps sur le papier ?

La réflexion menée par Simone Weil sur l'écriture permet de comprendre que cette « *transparence* » au monde est aussi une exigence. Si elle est apte à restituer la beauté du monde dans sa totalité et dans sa complexité, elle est donc le moyen de son acceptation. Prenant l'exemple de l'œuvre d'Homère, œuvre fondatrice par bien des aspects, l'auteur développe l'idée selon laquelle l'écriture parvient à produire une expression « *souverainement belle* » de la réalité du monde quoiqu'il puisse paraître laid et mauvais. Humble et enthousiasmante, l'écriture est le témoignage d'une gratitude qui n'est jamais facile.

Dans une de ses dernières lettres à ses parents, elle déclare : « *il faudrait écrire des choses éternelles pour être sûr qu'elles soient d'actualité* », comme s'il s'agissait de l'ultime preuve de la certitude, ou de la Foi. Si son réalisme peut paraître trop exigeant, elle qui « *n'estimait rien de ce qui est venu après 1660* », la simplicité de son écriture témoigne de l'idée qu'elle se fait de son art, pertinent et profond autant qu'accessible à tous. « *Honnête et grande sans désespoir* », c'est ainsi qu'Albert Camus la considérait.

Parce que l'écriture est poétique

Enfin, il est frappant de voir que parmi les auteurs qui ont marqué notre pensée, personnelle ou collective, ne figurent pas que des philosophes, alors même que leur ambition et leurs objets pourraient leur donner une certaine prééminence. Les dramaturges, les romanciers et les poètes figurent en bonne place dans notre patrimoine parce qu'ils ont, eux aussi, porté une signification qui nous concerne hautement. Bien différents par leur forme, leurs objets et leurs buts, ils ont cependant tous, selon l'expression de Saint Thomas, « *leur regard tourné vers l'ineffable* », nous rappelant ainsi que le vrai n'est toujours beau que sous divers plans, sans quoi il ne serait pas vrai. Si tous ne méritent pas le nom de poète, il est tout de même certain qu'ils vivent de ce même enthousiasme.

Il ne faut donc n'aspirer qu'à une chose, pouvoir dire comme Edgar Poe, avant de commencer à écrire : « *Regardant conséquemment*

Si elle est apte à restituer la beauté du monde dans sa totalité et dans sa complexité, elle est donc le moyen de son acceptation

le Beau comme ma province, quel est, me dis-je alors, le ton de sa plus haute manifestation ? ».

Et vaincre l'Ennui.

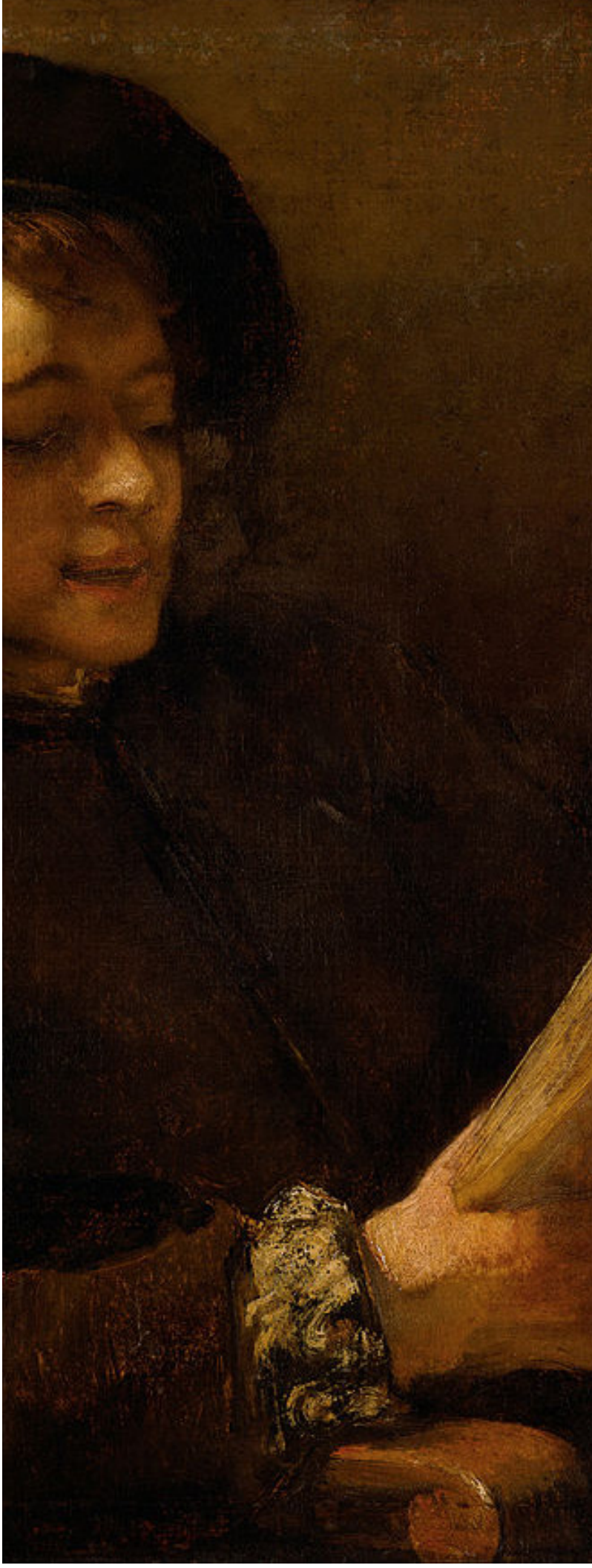
« Mais parmi les chacals, les panthères, les lices,
Les singes, les scorpions, les vautours, les serpents,
Les monstres glapissants, hurlants, grognants, rampants,
Dans la ménagerie infâme de nos vices,

Il en est un plus laid, plus méchant, plus immonde !
Quoiqu'il ne pousse ni grands gestes ni grands cris,
Il ferait volontiers de la terre un débris
Et dans un bâillement avalerait le monde ;

C'est l'Ennui ! - l'oeil chargé d'un pleur involontaire,
Il rêve d'échafauds en fumant son houka.
Tu le connais, lecteur, ce monstre délicat,
Hypocrite lecteur, mon semblable, mon frère ! »

Charles Baudelaire ■

L'écriture, elle, est plus autonome et, partant, plus exigeante



Titus, fils de l'artiste, lisant par Rembrandt

PLAIDOYER POUR LA POÉSIE

Ombeline Chabridon

Défense et illustration de la poésie, ou comment trouver la poésie là où on ne l'attend pas.

Un soir d'hiver 1840, un homme se rend au Théâtre Français. Les lumières du théâtre scintillent dans la nuit mordante. L'homme a le visage fin, le nez droit, la moustache rousse. Il porte haut un front rêveur et un regard profond. Sa veste sombre s'ouvre sur un gilet clair au rythme de ses pas. Son nom sonne bien fort quand on le lui demande ; il s'appelle Alfred de Musset. Au lendemain de cette soirée au Théâtre Français, le poète écrira un texte à l'intitulé moqueur : *Une soirée perdue*. J'ai retenu de ce poème un vers particulier. Un vers qui se détache du tout, un vers qui fait résonner son point d'interrogation. C'est une question qui jaillit et qui demeure sans réponse : un questionnement profond et persistant, deux siècles plus tard. Ce vers dit simplement : Est-ce assez d'admirer ?

Est-ce assez d'admirer ?

Non, Monsieur Musset. Vous avez raison. Ce n'est pas assez d'admirer une pièce de théâtre, un vers, une peinture, un morceau de musique. Ce n'est pas assez d'être touché par ce *cri de la nature* que porte toute la littérature.

Je crois qu'il faut faire plus qu'admirer.

Je crois d'abord qu'il faut apprivoiser. C'est-à-dire : rendre familier. C'est apprendre telle strophe par cœur, par exemple. Ou la noter, à la main, dans un recueil. Ou au minimum, conserver bien à l'abri le souvenir de l'émotion, la sensation de la formule géniale, le sentiment ténu du sublime entr'aperçu. Une fois apprivoisée, la littérature se laisse commenter. Commenter une œuvre, c'est poursuivre le mécanisme de possession. Il ne faut pas hésiter à discuter, à reformuler : au XIXe siècle, les plus grands poètes étaient critiques d'art. Faire l'effort de commenter, c'est faire l'effort de préciser la sensation par le mot, de fixer le sentiment, d'emprisonner l'émotion dans le cadre de la phrase. Et c'est une sorte d'entraînement : cela permet d'exercer son esprit à un état d'ouverture à l'Art, de disponibilité au Beau.

Je crois enfin qu'il faut faire revivre la littérature. Un vers revit quand il résonne. La poésie est belle quand elle est déclamée, quand elle est chuchotée aussi. Dire tout haut revient à évoquer. Plus que citer, plus que mentionner, évoquer, c'est faire jaillir, c'est faire briller.

Alfred de Musset lui-même, dans son poème, donne un début de réponse à son interrogation.

Laisse-moi dans ta cendre, un instant ranimée, / Trouver une étincelle, et je vais t'imiter ! Oh ! oui, imiter ! Mettre timidement ses pas dans les mots des grands. Trouver le sens des mots et le bruit des lettres. Écouter le son des mots qui fait la musique des phrases.
Non, on ne peut pas seulement admirer. Il faut se saisir de la plume âpre et dure. Il faut songer et rédiger. Il faut mettre des mots sur les images qui nous habitent. C'est tout cela, à mon avis, faire *revivre la poésie*.

Étendre le domaine de la poésie

Si je vous demandais, à vous, de définir la poésie, que me diriez-vous ?
Vous me parleriez certainement de la beauté de la forme. Et vous auriez raison. La poésie, c'est le charme du style, l'élégance du rythme, le bonheur de la rime. La poésie, c'est tout cela ; mais ce n'est pas que cela. Indépendamment du vers et des règles de métrique, je crois à la poésie dans la prose, dans les images et dans les sons. Je crois à la poésie du quotidien.

La poésie est un état d'esprit, une sensibilité en éveil, une fenêtre grande ouverte sur la simplicité sublime du monde. La poésie, c'est quelque chose de juste et de simple, c'est l'authenticité du petit fait vrai avec la magie de la formule. C'est la féérie de l'image qui devient imaginaire. La poésie enfin, c'est le fruit des amours du verbe avec l'image.
La poésie dans l'union de la création et du verbe : voilà de quoi élargir nos perspectives et étendre le champ de la poésie, qui devient une prodigieuse compagne de l'ordinaire. Le bonheur de la littérature, ce sont des vers qui chantent, des pages qui résonnent, des images rêvées qui reviennent et qui ont un air familier. C'est ce *petit vent frais qui fait se hérisser le souvenir*. Notre âme devient *paysage choisi*, composé des images qu'on a intériorisées.

Tenez, par exemple, voilà ce qu'il serait, mon paysage choisi : une cabane avec des aquarelles de Miyazaki par les fenêtres, des dessins de Victor Hugo sur les murs, des vers de Paul Verlaine au-dessus des portes et, en fond, des airs du piano d'Alexandre Tharaud. C'est certain, le paradis sera plein de poésie. Et en attendant, je fais le rêve d'un monde où les étoiles sont rallumées. Je rêve d'un paradis où l'on est constamment ivre de littérature. Je rêve d'un pays où les sans-abris sont allumeurs de réverbère, où

Instantané (Joaquin Sorolla)

Evoquer, c'est faire jaillir, c'est faire briller.

Victor Hugo « Ville au pont rompu ». Plume et lavis d'encre brune, papier vélin, 1847. Paris, maison de Victor Hugo. Dimensions – 13,7 x 20,9

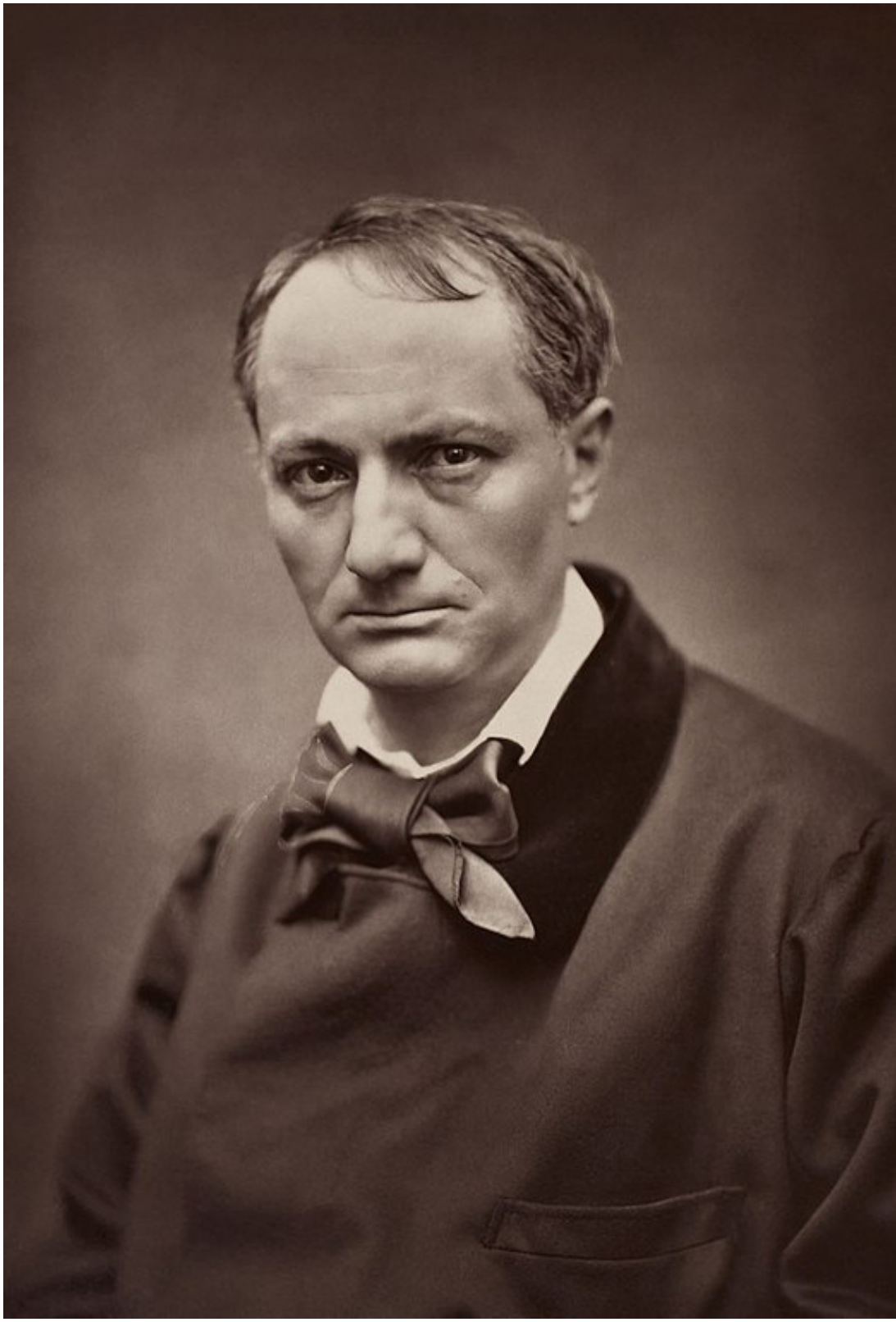
les enfants du monde construisent des châteaux dans le ciel, où les oiseaux du ciel chantent de la musique baroque et des Laudate. Je fais le rêve d'un monde où Baudelaire, Velázquez, Debussy et Haendel tiendraient salon au Palais Garnier.

Des fragments au bord de l'éternité

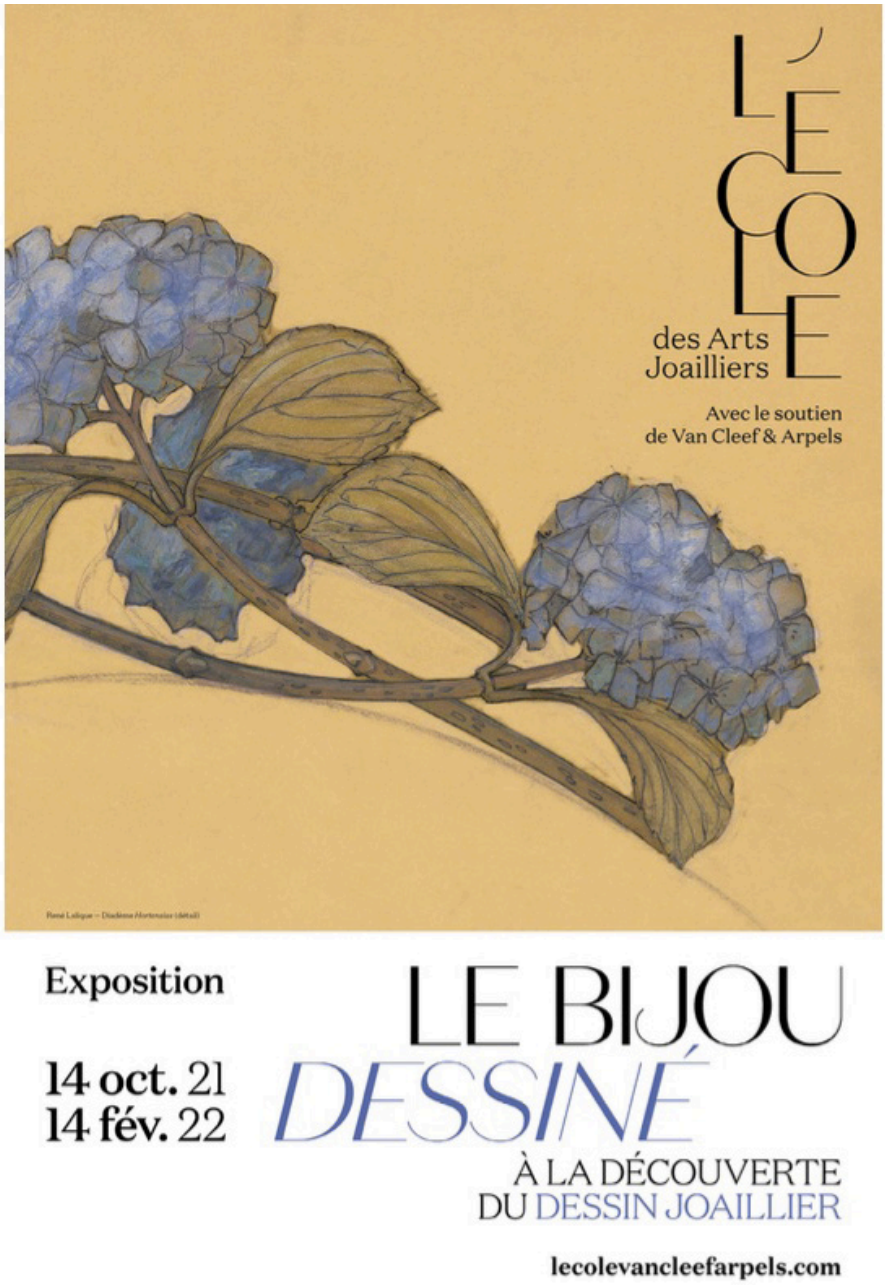
La poésie, moi, je la prends en fragments ; au diable les recueils exhaustifs et les éditions complètes. Donnez-moi des vers comme des joyaux épars. Je les sertirai moi-même et j'en ferai une parure pour décorer mon quotidien. Donnez-moi des lendemains qui chantent, des étoiles qui font frou-frou. Donnez-moi des tilleuls qui sentent bon, le soir, sur la promenade. Donnez-moi de voir la faucille d'or à jamais abandonnée dans le champ des étoiles, et des rayons qui dansent pour toujours sur le parvis du soir.

Car c'est vraiment, Seigneur, le meilleur témoignage
Que nous puissions donner de notre dignité
Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge
Et vient mourir au bord de votre éternité !
(Charles Baudelaire, Les Phares) ■

La poésie enfin, c'est le fruit des amours du verbe avec l'image.



Étienne Carjat, Portrait of Charles Baudelaire, 1862



*Affiche de l'exposition_*

SI LE BIJOU M'ÉTAIT CONTÉ

Olivia Jan

Jusqu'au 14 février 2022, l'École des Arts Joailliers présente au grand public une exposition inédite sur le dessin joaillier qui fascine par son charme et sa prouesse technique.

À l'aube de Noël, quelle merveille de se plonger à corps perdu sous ces pluies de bijoux couchés sur le papier ! Délice pour les yeux, féérie pour les sens que l'exposition du *Bijou dessiné*. Cette exposition de l'École des Arts Joailliers, qui se tient au 31 rue Danielle Casanova (Ier arrondissement, Paris), envoûte le visiteur de ses artifices tant les bijoux y paraissent tangibles. Longtemps oublié, peu étudié, encore moins publié, le dessin joaillier est à l'honneur dans cette exposition qui donne la première place à un art de l'ombre qui trouve ses origines à la Renaissance. L'exposition présente une soixantaine de dessins et plusieurs carnets, tous issus du Fonds Van Cleef & Arpels sur la Culture Joaillière, qui comprend une collection d'art graphique exceptionnelle présentée pour la première fois au grand public : un corpus d'une centaine d'œuvres qui couvrent une longue période commençant dans les années 1770 et s'achevant avec la Première Guerre Mondiale. C'est l'éclectisme d'un monde ignoré et admiré. Composée de trois parties, l'exposition instruit l'œil non averti sur l'étape primordiale du processus de création d'une pièce joaillière, celle qui donnera vie à l'objet. Son étonnante scénographie participe au charme du parcours. Retour sur ces rêves de papier…

Étapes et matérialité du dessin joaillier

L'exposition nous rappelle que le plus ancien dessin joaillier connu serait un Pisanello de la moitié du XVe siècle, conservé au Louvre. Jusqu'au tournant du XVIe au XVIIe siècles, le joaillier parisien doit faire avec des pierres déjà taillées, parfois même hors de France. Son rôle est alors davantage celui d'un metteur en œuvre : on l'imagine aisément disposant les pierres sur le papier et les reliant d'une monture de papier et d'encre. D'un point de vue pragmatique, c'est sûrement de cette pratique ancienne que nous conservons aujourd'hui la convenance du dessin à l'échelle 1 de l'objet représenté, c'est-à-dire à taille réelle. Unique contrainte, sans compter que ce dessin doit évidemment être un outil technique au service de l'atelier au sein duquel il est produit. Pour cela, la feuille peut s'orner d'annotations diverses qui décrivent la mise en œuvre future des matériaux utilisés. C'est pour cette raison que s'est généralisé le dessin à la gouache sur papier calque, permettant un rendu illusionniste qui reproduit exactement la couleur, la brillance, la texture et la densité du matériau du futur bijou. Il n'est que de voir le *Dessin d'un pendentif* que croqua l'Atelier

Atelier Brédillard-Hatot, Dessin d'un pendentif, Crayon, encre et goiache sur papier cartonné préparé, Vers 1911, ©Fonds Van Cleef & Arpels sur la Culture Joaillière

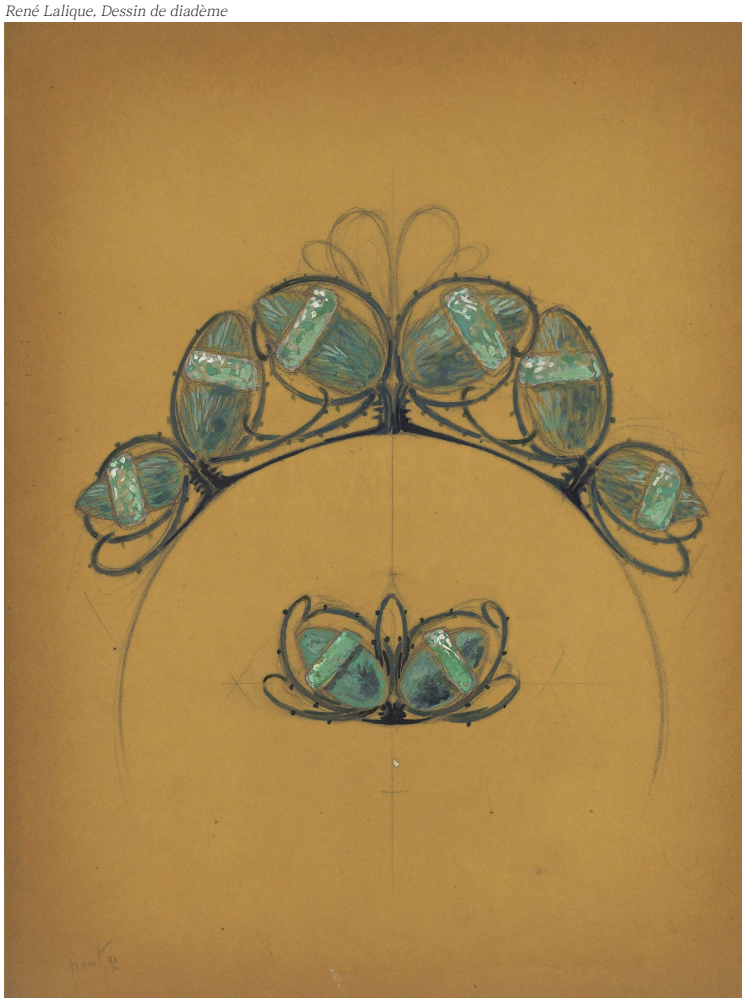
mot, de joaillier.

Le concepteur du dessin

Qui est l'auteur du dessin ? Un dessinateur joaillier, un dessinateur spécialisé, un artiste ? Si beaucoup de dessins de bijoux ne sont pas signés, il n'est pas incohérent d'affirmer que la plupart sont réalisés par le maître joaillier lui-même. Qui est mieux à même d'imaginer un rêve qui devienne réalisable et de le transcrire sur le papier si ce n'est le joaillier lui-même ? Bien sûr, de nombreuses maisons s'offrent le luxe d'avoir un créateur dont c'est la charge à part entière. Mais ce dernier a tout de même des prérequis de joaillier permettant que le futur bijou soit déjà couché en puissance sur le papier. Ainsi, le peintre miniaturiste Fernand Paillet (1850-1918) se spécialisa-t-il, entre 1890 et 1910, dans la mise au point de modèles destinés à orner des cadrans de montres et leur bracelet, présentés aux joailliers, tels la Maison Verget frères ; les dessins étaient ensuite transposés sur ivoire pour être enchâssés dans une monture. Certains dessins enfin sont signés et reconnaissables car issus de la main créatrice de grands noms. Parmi ceux-ci, citons les ateliers Lalique ou Vever, qui côtoient dans l'exposition des noms moins connus mais

de Brédillard-Hatot en 1911 pour se convaincre du pouvoir de suggestion de cet exercice technique. L'exposition n'oublie certes pas cependant de faire la part belle à l'incroyable diversité de techniques qui existent dans ce domaine des arts graphiques. On y retrouve carnets de dessin, simples feuilles de papier blanc ou coloré, papiers calques. On y côtoie le crayon, l'encre, l'aquarelle ou encore la gouache. « *Le cheminement créatif,* nous disent les commissaires de l'exposition Stéphanie Desvaux et Michaël Decrossas, *se fait en plusieurs phases : une idée couchée sur le papier, jetant les bases du bijou à venir, puis la mise au net, la mise en couleur et enfin le dessin fini* ». C'est une succession d'étapes extrêmement importantes qui présupposent des qualités de technicien du bijou et d'artiste. En un

René Lalique, Dessin de diadème



Fernand Paillet, Douze dessins de miniatures pour cadrans de montres et une photographie

Qui est l'auteur du dessin ? Un dessinateur joaillier, un dessinateur spécialisé, un artiste ?

non moins talentueux comme Paillet, Brédillard ou le franc-comtois Hatot, dont le monogramme orne un ravissant *Dessin de pendentif avec chaîne*. Artistes accomplis, techniciens hors-pair que ces dessinateurs !

Le statut du dessin joaillier : de l'outil technique à l'œuvre d'art

Outil technique pour les différents corps de métier de l'atelier, mais aussi support de vente et répertoire d'idées, le dessin joaillier peut même dépasser sa fonction première lorsque l'artiste dépasse le joaillier : le dessin s'apparente alors à une fantaisie pure dont la qualité d'exécution le rapproche de l'œuvre d'art. Les considérations techniques sont oubliées et le dessin devient objet de collection. A l'orée du XXe siècle, Georges Meusnier emploie, en 1901, l'expression « bijoux de peintre ». C'est l'heure où l'Art Nouveau place l'artiste au-dessus du producteur. René Lalique, pour ne citer que lui, privilégie l'originalité du dessin et l'harmonie des couleurs sur la préciosité des matériaux utilisés dans ses créations : c'est le maître du verre qu'il emploie abondamment dans ses créations à partir des années 1890. Il puise son inspiration dans le répertoire de la femme, de la faune et de la flore, pour en extraire un onirisme propre à faire pâlir ses clientes et les visiteurs que nous sommes. L'exposition s'achève ainsi sur un coup d'éclat : le bijou parle pour lui-même, il nous séduit et réveille en nous des âmes d'artiste.
Chimères de papier ? ■

Le bijou parle pour lui-même, il nous séduit et réveille en nous des âmes d'artiste

Léon Hatot, Dessin de pendentif avec chaîne

René Lalique, Dessin d'un diadème

INTERVIEW AVEC
JACQUES DE GUILLEBON
DIRECTEUR DE LA RÉDACTION DU MAGAZINE *L'INCORRECT.*

Jacques de Guillebon est essayiste, journaliste et directeur de la rédaction du magazine *L'Incorrect.* Dans les locaux de la rédaction, il nous a reçus chaleureusement pour nous livrer sa vision du journalisme et pour évoquer avec nous les thèmes de l'engagement et de la jeunesse.

Jacques de Guillebon, Directeur de la rédaction du magazine L'Incorrect.

LA FUGUE : "Le journal, au lieu d'être un sacerdoce est devenu un moyen pour les partis; de moyens, il s'est fait commerce, et comme tous les commerces, il est sans foi ni loi", peut-on lire dans Les Illusions perdues de Balzac.
Avez-vous voulu vous inscrire en faux par rapport à cette tendance que connaît le journalisme depuis bien longtemps et peut-être depuis toujours ?

J. de Guillebon : Je crois que Balzac se trompe quand il dit cela parce que le journalisme a toujours connu cette tendance. Balzac témoigne d'une sorte de ressentiment à l'égard des journalistes, et d'ailleurs je n'ai jamais voulu être journaliste : pour moi, c'était un métier méprisable, et je voulais être poète et Chateaubriand comme tout le monde *(rires)* ! Mais j'ai été éditeur, j'ai écrit des livres et il se trouve que c'est surtout par des amitiés et des rencontres (c'est une bonne situation !) que je suis devenu journaliste et que *L'incorrect* est né : parce qu'il y a un combat culturel à mener.

L'incorrect n'est pas un journal politique qui serait uniquement dirigé dans un sens, et qui voudrait démontrer quelque chose de précis : son objet est plus global. Il y a d'ailleurs beaucoup de pages culture. Nous croyons que la culture ne peut pas être assujettie à la politique et qu'elle doit rester aussi libre que possible. C'est ce que disait Léon Daudet : « *La patrie, je lui dis merde quand il*

« [...] La culture ne peut pas être assujettie à la politique mais elle doit rester aussi libre que possible. »

s'agit de littérature ». Contrairement à la gauche qui *idéologise* tout, qui essaie d'assujettir tout à ce qu'elle veut démontrer et au but idéologique qu'elle veut atteindre, nous, nous avons essayé, tout en mettant en scène nos pensées philosophiques, théologiques, sociales et politiques, de conserver cette liberté et cette ouverture. Nous avons des fondamentaux que nous ne pouvons pas dépasser, et tout n'est donc pas permis en tant que journaliste. Guy Debord disait : « *Je ne suis pas un journaliste de gauche, je ne dénonce jamais personne* ». C'est peut-être prétentieux, mais nous essayons d'élever un peu le lecteur et de rendre la réalité dans sa complexité.
Il y a donc bien une recherche de la vérité qui est prégnante et qui est censée animer le journaliste, mais je ne suis pas sûr pour autant que ce soit le *sacerdoce* le plus grand et le plus admirable.

LF/ Vous avez arpenté de nombreuses rédactions, quel type de journalisme vous plait le plus ?

Quand j'ai commencé, j'étais pigiste au *Figaro Magazine* et à *Marianne*, et on me disait de faire des recensions de livres qui seraient lues par tout le monde. J'ai ensuite rejoint *La Nef* et c'est une expérience qui m'a beaucoup plu parce qu'il y avait une vraie ligne et une vraie liberté ; c'est un journal parfaitement indépendant. J'ai également travaillé pour *Causeur*, et nous nous sommes inspirés de ce journal. Elisabeth Lévy est quelqu'un que j'admire beaucoup pour son esprit de liberté et d'indépendance.
Nous essayons donc de penser plus loin que l'immédiateté. C'est pour cette raison que *L'Incorrect* est un mensuel : même si ça a plein de défauts, parce qu'on peut être en retard sur l'actualité, cela nous permet au moins de nous extraire de cette actualité immédiate, de ne pas faire des couvertures ultra vendeuses et qui seraient toujours les mêmes.

LF/ L'écriture journalistique répond à des exigences bien particulières, pour autant, en perd-elle en noblesse ? Peut-elle être considérée comme une autre forme de littérature ?

C'est ce que nous voulons atteindre dans l'idéal, mais c'est vrai que nous sommes obligés de prendre le lecteur là où il est, d'expliquer précisément le contexte de notre réflexion. Le but reste toutefois de s'élever, de dépasser ce contexte, de ne pas se limiter à un style journalistique assez répétitif, et pourquoi pas, d'en faire de la littérature par moment.

LF/ Quelle forme de journalisme prédomine aujourd'hui ? Que dit-elle de notre rapport à l'actualité, à l'information et à la politique

Il y a un journalisme de l'immédiateté, que l'on voit à la télévision, et il y a un journalisme idéologique de gauche qui veut parvenir à ses conclusions idéologiques. Mais au-delà de ça, il se trouve qu'aujourd'hui les journalistes sont contraints de faire le « *fact-checking* » de tout ce qui traîne sur les réseaux sociaux, c'est pénible, cela prend du temps : mais c'est aussi un des honneurs du journalisme que d'essayer de rétablir la vérité. Auparavant, on accusait les journalistes de mentir, maintenant, n'importe qui ment toute la journée sur les réseaux sociaux, et il faut essayer de corriger ça.

LF/ Blâmant au sein de la droite "la peur congénitale de créer et de penser", proclamant que "la civilisation appartient aux audacieux", le journalisme est-il donc un élément essentiel du combat civilisationnel ?

C'est un petit rouage, il ne faut pas que le journalisme se prenne lui-même pour but. Un journaliste qui ne lit pas de livres, qui ne regarde pas de grand

cinéma, qui ne va pas au musée, qui ne se cultive pas par ailleurs, n'a aucun intérêt.
Dire que la droite a gagné le combat des idées n'est pas exact, il y a eu une sorte d'emballement dans les dix dernières années, parce que la droite est de plus en plus représentée médiatiquement, mais c'est une illusion de croire que cela suffit. Il faut chercher à aller plus loin et à formaliser une vraie pensée. Il y a effectivement certaines personnalités qui remettent les questions du conservatisme au cœur du débat, ce qui n'était plus le cas depuis quarante ans, et c'est passionnant ; mais il faut que cela trouve sa traduction politique ou générale, de manière structurante. Il y a une bulle médiatique, mais ce n'est pas une victoire pour le moment.

LF/ Un combat civilisationnel n'apparaît-il pas idéaliste au vu des préoccupations concrètes des français ?

Oui c'est certain. Pour autant, il ne faut pas renoncer à son idéal. Cependant, lorsqu'Eric Zemmour déclare que parler du pouvoir d'achat c'est mépriser les Français, il a tort. Comme homme politique, il faut entendre les aspirations du peuple, et aborder ces sujets, ce n'est pas le mépriser. En revanche, quand on est journaliste, il ne faut pas renoncer à son idéal au motif qu'il y aurait des gens pauvres ou malheureux, d'autant que notre idéal de chrétien c'est de se soucier du pauvre, de le voir comme un autre Christ, de l'amener à quelque chose de plus grand, de le nourrir matériellement et de le nourrir spirituellement : de conjuguer les deux.

LF/ Dans vos écrits, on observe souvent un rapport étroit entre le politique et le religieux. Croyez-vous que la politique française manque de transcendance ? Ou qu'elle en a besoin ?

Elle en manque totalement : c'est une grave erreur de la modernité, surtout en France, que d'avoir abattu tout contre-pouvoir spirituel. Le politique et le temporel se retrouvent seuls face à eux-mêmes et ils sont obligés de chercher une morale inventée quand le besoin s'en fait ressentir. Cette morale repose sur les mêmes hommes, sur les hommes politiques, ce sont eux qui décident quelle est la morale : il n'y a plus de limite à ce pouvoir là.

LF/ Vous n'avez jamais milité dans un parti, et vous dénoncez l'existence même des partis politiques. Le militantisme empêche-t-il toute pensée autonome ?

C'est Simone Weil qui écrit cela dans *Note sur la suppression générale des partis politiques* – qui est un merveilleux texte. Elle montre que le simple fait de rentrer dans un parti empêche de penser librement, et elle imagine des associations provisoires qui seraient dissoutes pour ne pas forcer les gens à se plier à la ligne d'un groupe, et donc à abdiquer leur conscience et leur liberté de penser.
Mais dans le jeu concret de la démocratie, les hommes se regroupent naturellement en partis et se cherchent un chef, et ils sont malheureusement heureux de suivre la ligne qu'on leur a donnée.

LF/ Quelle différence entre engagement et militantisme ?

L'engagement est ce que l'on doit choisir tous les jours, c'est ce qui nous guide dans toutes nos actions morales et concrètes. Le militantisme, ce serait se dévouer à une cause que l'on peut ériger en idole, et c'est un risque en ce sens. Il faut demeurer des hommes libres, libérés par le Christ. La Vérité a plus de droits que tout, et le grand risque de la politique est de soumettre la Vérité a un but recherché et provisoire.

LF/ Que diriez-vous à cette jeunesse, pleine d'espérance et d'enthousiasme, mais aussi sacrifiée par l'Etat ?

Je leur dirais d'ouvrir des livres. Il y a un défaut de transmission de personne à personne mais on a jamais eu autant de livres à disposition, même s'il faut aussi savoir les ordonner – et c'est à cela

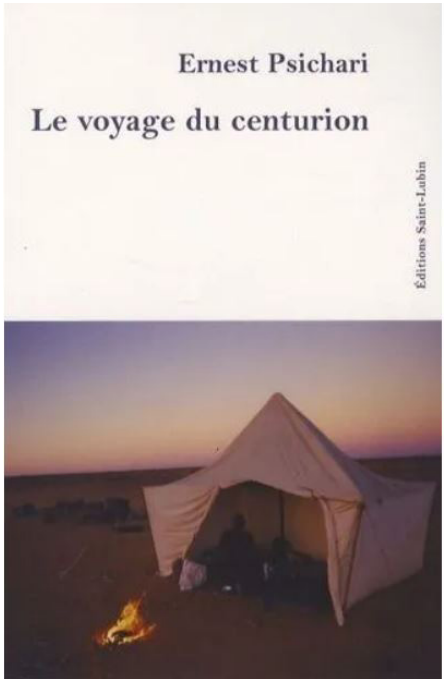
que servent les parents et les professeurs. Je leur dirais aussi de ne pas trahir. Bernanos disait : « *Je voudrais que la jeunesse fasse le serment de ne plus mentir* ».

LF/ Quel est votre auteur préféré ?

Chateaubriand, parce que c'est lui qui à 13 ans m'a donné envie de lire, de lire beaucoup. ■

Propos recueillis par Ombeline Chabridon
et Emmanuel Hanappier

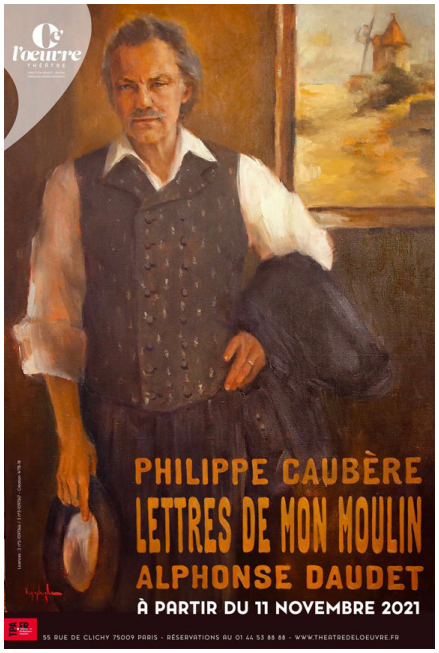
Couverture du dernier numéro de la revue *L'Incorrect*



Le Voyage du Centurion,
Ernest Psichari
(1883 – 1914)

L'identité naturelle de la France catholique ne pourra pas s'effacer aisément. C'est ce que Psichari met en valeur à travers ce roman autobiographique. Sous le nom d'un certain Maxence, il nous retrace sa conversion avec une finesse et un talent qui témoignent de sa sincérité.
Dégoutté par les vicissitudes de son pays qu'il trouve incohérent et lâche, ce jeune officier cherche à l'oublier par ses chevauchées aux confins du Sahara Français à l'aube du XXème siècle. Mais aux yeux des musulmans qu'il commande, cet enfant des philosophes anticléricaux (Ernest Psichari tenait au fait son prénom de son grand-père Ernest Renan,) ce fils prodigue de la république n'incarne plus que la France chrétienne multiséculaire. Il en saisit alors toute la valeur, jusqu'à « prendre le parti de ses pères contre son père ». La grandeur et le silence du désert l'exaltent et le mènent jusqu'à Dieu.
Plus que les manœuvres militaires d'un lieutenant de cavalerie, le voyage du Centurion narre la recherche et la découverte de la vérité par un homme au caractère vif, au cœur ardent et à l'âme profonde.

Raoul



Les Lettres de mon moulin
ALPHONSE DAUDET
interprété par Philippe Caubère,
au Théâtre de l'œuvre

La Chèvre de Mr Seguin, le curé de Cucugnan... Nous connaissons tous les contes d'Alphonse Daudet. Mais Philippe Caubère en donne une vision bien à lui, nourrie par ses sept années de pratique au sein du Théâtre du Soleil. Jamais les historiettes du moulin n'ont été si vivantes, si drôles, si touchantes. Le verbe d'Alphonse Daudet a trouvé en P. Caubère un corps pour l'incarner. Il y a l'exigence de dire le texte, à la virgule près, et le comédien qui parfois sort du texte, sans jamais quitter son personnage.

C'est merveilleux, c'est à hur ler de rire, c'est Philippe Caubère qui interprète Les Lettres
de mon moulin sur la scène nue du Théâtre de l'Oeuvre, faisant surgir le moulin, les champs de lavande, les cigales, la montagne du loup, et même le sentier qui mène à l'Enfer

Ysende Debras

ANTHOLOGIE

Jeunes vers

Pas tout à fait poèmes, pas tout à fait enfants, ces vers ont tous vingt ans.

Météore polaire

L'Aurore en zibeline allait droit devant elle.
Errant au ciel, ailée, par un faisceau austral,
Elle embrasa le noir de l'azur en fanal ;
Voile fin pour les neiges à l'aura irréelle.

Ton souris charmait l'homme, ô Eos, immortelle !
Dans les glaces perdues, son discret, boréal,
Elle brise à présent son attrait floréal.
Thiton meurt, elle pleure de n'être pas mortelle.

Doigts de roses jadis, ils sont brandis dans l'air
Et frappant le blanc sol, s'élèvent en flots verts
Montant jusqu'aux nuées qui point ne les comprennent.

Les neigeuses lueurs étirées vers les cieux
Sont autant de rayons dirigés vers les dieux
Par une Aurore folle de douleur et de haine.

MdB

Au matin

Comme dans le vestibule
voici, la maison sur une mer de nuages
château dans le ciel
sis à l'altitude du rêve
ceint par l'horizon aérien
d'un primitif flamand
Le regard adolescent s'échappe
il en oublie son ancre
posée sur l'estran

HdC

L’arc-en-ciel

Il faut bien des nuages pour le voir, l'arc-en-ciel. Il faut un ciel en pleurs et un cœur tout gris. L’arc en ciel c’est un sourire du soleil dans les larmes de la vie. Il faut s’inonder le cœur de couleur pour avoir les yeux qui brillent encore quand tout sera redevenu gris.

OC

Paris

Fière citadelle que jamais le Temps n'atteint
Insoumise aux innombrables vices humains
Ta beauté inonde le monde
Merveille de nos mains immondes

Sont venus les plus grands esprits
En ton doux sein se recueillir
Louer ton empire,
Conter tes mille récits

Tu t'élèves, envoûtante maîtresse
Et ton éternel souffle
Glace tes caresses

Paris amante de tous
Tu te dresses en nos âmes
Pareille à un songe.

MM

Esquisse marine

Bercée par la chanson des vagues qui déferlent,
J'écoute en silence ce mouvement éternel,
Le regard perdu dans l'immensité des flots
Je contemple la mer où dorment les bateaux.

Les mâts qui se balancent au loin dans le vieux port
Attendent l'équipage pour larguer les amarres
Et partir vers le large toutes voiles dehors
Guidés par la boussole et le marin qui barre.

La brise s'est levée et forme sur les ondes
Un manteau blanc léger habillant l'eau profonde.
Cette frange d'écume transportée vers la plage
S'échoue lestement sur le calme rivage.

Les rayons ardents du soleil qui scintille,
Se mirent dans les eaux brillantes qui pétillent.
Cette danse joyeuse illumine la splendeur
D'une mer incertaine déguisant son humeur.

La mer s'est lentement retirée de la plage.
Sur le sable humide gisent des coquillages.
Au loin, un petit garçon pêche dans les rochers,
L'épuisette en main, il guette des crustacés.

Je recueille chaque détail de ce tableau vivant,
Et sous la mine grise de mon crayon de bois
Se fige pour toujours sur mon papier étroit
Ce vaste paysage coloré et charmant.

Le soleil m'accorde quelques derniers rayons
Avant de disparaître derrière l'horizon.
Mon esquisse achevée, je relève les yeux
Pour admirer les flots et la beauté des cieux.

CHH

Mortelle solitude

De tous, il est le dernier.
Il se tient seul au milieu de ce petit enclos
Où sa famille jouit d'un repos d'éternité
Et où son fils vient d'entrer au tombeau.
Un vieux prêtre a ouvert les portes du Ciel,
En murmurant d'antiques prières,
Tout comme s'est fermée la vie sur terre,
Pour cet homme que ne retient qu'une enveloppe charnelle.
Debout, une gerbe à la main,
Les morts le contemplent.
Adieu les espoirs de nouveaux matins,
Les années qui lui restent sont désormais trop amples.
Il se sait le maudit d'une longue lignée,
Celui dont personne ne fermera le cercueil.
Son âme commence l'errance d'une oubliée,
Condamnée au destin d'une feuille
Que le vent pousse loin des regards,
Livrée non plus au Destin mais au hasard.
Le voilà à envier ces innombrables squelettes,
Mélangés à ce funeste terreau.
La mort n'est, pour lui, plus abstraite,
Mais le moyen de les rejoindre au caveau.
Le vieillard pleure sa trop longue existence.
Tout en tombant à genoux sans aisance,
Il lit sur la pierre les noms gravés :
De tous il est le dernier.

PdS

La rédaction

Fondateurs
Alban Smith & Hervé de Valous

Rédacteurs

Philosophie
Emmanuel Hanappier
Littérature
Ombeline Chabridon
Actualité
Alain d'Yrlan de Bazoge
Histoire de l'Art
Olivia Jan
Lucie Mottet
Histoire
Hervé de Valous

Responsable brèves
Ysende Debras

Responsable entretiens
Alban Smith

Direction artistique
& photographies
Pauline Doutrebente

Maquétiste
Apolline Debras

Secrétaire de rédaction
Aliénor Brochot

Chargée de communication
Maëlys de Bourayne